

YOUNGO ★ 06

★ VERSO

Le journal des jeunes Lausannois originaires d'EX-Yougoslavie

parcours du combattant
Ecole - formation - emploi
jeu de l'oie

état des lieux
Portfolio
mes rêves en images

Test

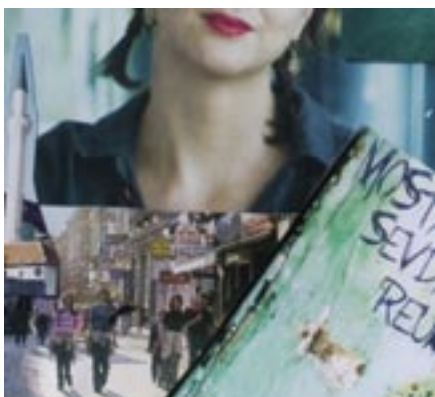
êtes-vous bien
intégré?

cinéma
Andrea Staka
rencontre

théâtre
M. Guri Ura
l'étranger d'ici

sport
**Quand Lausanne
se balkanise**
musique gastro

portrait d'une génération
d'immigrés **Qui
sommes-nous?**



CE JOURNAL EST LE LEUR

Ils s'appellent Emin, Minela, Mentor, Sara, Venhard... Ils ont entre 15 et 27 ans, sont gymnasiens, étudiants, employés de commerce, chômeurs... Certains d'entre eux sont nés en Suisse, d'autres sont arrivés à Lausanne il y a moins d'une dizaine d'années. Ils possèdent un permis F, C, ou sont naturalisés. Ils ont tous en commun d'être originaires de l'un des pays d'ex-Yougoslavie et donc de vivre entre deux cultures. Surtout d'en créer une nouvelle. Autant de parcours différents, d'histoires à raconter, d'expériences à partager.

A l'occasion de sa conférence annuelle, qui aura lieu cette année le 3 novembre à Lausanne sur le thème de «la jeunesse dans les Balkans», la Direction du Développement et de la Coopération (DDC) leur a offert un outil afin qu'ils puissent exprimer leur réalité: un journal.

Ce sont eux qui ont choisi les thèmes abordés dans ce magazine

Objectif: connaître leur avis, écouter leur message, sonder leur état d'âme et les inviter à participer activement à cette rencontre. «Nous voulons faire comprendre aux lecteurs tout le potentiel et tout le dynamisme de ces jeunes des Balkans établis chez nous», explique Thomas Jenatsch de la DDC. Pendant 6 semaines, ces jeunes Lausannois originaires d'ex-Yougoslavie ont appris avec enthousiasme les rudiments du journalisme: «angler» un sujet, cadrer une photo, mener une interview, rédiger un article, faire un titre «accrocheur», résumer leur pensée, faire des choix rédactionnels parfois douloureux. Car on ne dit pas tout en 16 pages.

Certains ont choisi de témoigner, n'hésitant pas à livrer leurs expériences personnelles, leurs rêves, leurs craintes, par le texte et la photo. D'autres ont préféré s'essayer à des activités plus journalistiques, menant l'enquête, partant à la rencontre de personnalités ou de compatriotes. Ce sont eux qui ont choisi les thèmes abordés dans ce magazine, eux qui les ont cadrés, réalisés.

Ici, on les appelle les ex-Yougoslaves. Ils viennent en fait de différents pays, de différentes cultures. Ils ne parlent pas la même langue, n'ont pas vécu la même guerre, chacun d'un autre côté de la ligne de front. Pourtant, ils n'ont pas hésité à travailler ensemble, passant par-dessus les préjugés et les frontières, à la création de ce magazine. Car loin de leur pays d'origine, ils se sentent liés par une réalité commune: ils savent, comme le dit si bien l'auteur albanais Driton Kajtazi, qu'ils resteront toujours «des étrangers d'ici, ou des autochtones d'ailleurs». Et que c'est là leur richesse.

Corinne Bloch

REMERCIEMENTS

A Migjen Kajtazi, délégué à l'intégration dans le canton de Vaud, pour sa disponibilité; à Bashkim Iseni, spécialiste des Balkans et de leurs diasporas, pour ses analyses; à Ludovic Barth et à Mix & Remix, pour leurs illustrations; à Patrick Morier-Genoud pour sa mise en page et son soutien, à Rosemarie Bloch pour son œil avisé, ainsi qu'à toute l'équipe de l'Espace Hommes-La Mozaïk de l'Association Appartenances, pour son accueil chaleureux.



Sanela Hasanovic
17 ans

Née en Bosnie
En Suisse depuis l'âge de 6 ans
Gymnase en économie et droit



Minela Hasanovic
17 ans

Née en Bosnie
En Suisse depuis l'âge de 6 ans
Gymnase en philo-psycho



Venhard Kadiri

17 ans
Né au Kosovo
En Suisse depuis l'âge de 9 ans
Gymnase app. math-physique



Mentor Ilazi

27 ans
Né au Kosovo
En Suisse depuis l'âge de 10 ans
Ecole d'ingénieur d'Yverdon HEIG



Cynthia Beauverd

22 ans
Née en Suisse
D'origine Serbe
Etudiante en droit



Sabrina Hasanovic

15 ans
Née en Bosnie
En Suisse depuis l'âge de 4 ans
9^{ème} VSG



Emin Demiri

22 ans
Né au Kosovo
En Suisse depuis l'âge de 10 ans
Employé de commerce



Sara Stankovic

25 ans
Née en Serbie
En Suisse depuis l'âge de 5 ans
Assistante en gestion de projets



Photos: Jelena Barraud

METISSAGE

Que nous reste-t-il de notre culture d'origine? Qu'avons-nous intégré de notre culture d'adoption? Témoignages.

«Je n'aime pas les bistrotts albanais, il n'y a que des hommes»

Dani, 20 ans, employé de commerce, originaire du Kosovo, en Suisse depuis 12 ans.

Sorties

«A Lausanne, il y a des bistrotts albanais, mais je n'y mets jamais les pieds. Je n'aime pas l'ambiance, il n'y a que des hommes. En revanche, je vais à l'Insomnia, un club albanais».

Amitiés

«Ma meilleure amie est Serbe. Au Kosovo, les contacts entre ethnies sont imposés, ils n'ont lieu que dans le cadre commercial ou administratif. Les liens d'amitié avec des Serbes y sont mal vus. Ici, nous avons des contacts volontaires».

Moeurs

«Lorsque je suis là-bas, je vois bien que je ne me comporte pas comme les autres, même ma tenue vestimentaire est différente. Alors j'essaie de cacher le Suisse qui est en moi pour être un peu plus Kosovar, c'est une sorte de jeu.»

«Si j'ai des enfants, je leur achèterai des cadeaux de Noël»

Shefat, 24 ans, cuisinier, originaire du Kosovo, en Suisse depuis 9 ans

Fêtes

«Le 1er août, on fait la fête exactement comme les Suisses. Cette année, on est même rentré plus tôt de vacances parce que mon frère voulait absolument fêter le 1er août avec sa copine».

Religion

«Au Kosovo, les musulmans ne sont pas très démonstratifs, la religion fait partie de la sphère privée. Je fais encore le Ramadan, pas pour des raisons religieuses, mais parce que j'apprécie cette rupture dans le quotidien. Aussi un peu pour tenir compagnie à ma mère. Nous ne fêtons pas Noël, mais lorsque j'aurai des enfants, je leur offrirai certainement des cadeaux le 25 décembre, et même un gâteau pour la Fête des Rois».

Gastronomie

«Ma mère cuisine des plats traditionnels, mais aussi des spécialités suisses, comme la fondue ou la raclette - que toute la famille adore! - ou italiennes, comme la pizza.»

Racines

«Le seul lien vivant que nous avons avec notre pays d'origine, c'est les vacances là-bas. Sinon, il y a les journaux et la TV que l'on capte par satellite. Mais je ne lis pas cette presse et quand mon père regarde la TV albanaise, je ne comprends pas tout.»

«Ma mère a peur que je tombe amoureuse d'un Serbe ou d'un Kosovar»

Senada, 17 ans, originaire de Bosnie, en Suisse depuis 10 ans

Mœurs

«Je suis plus réservée que les Bosniaques qui parlent sans aucun tabou de choses et d'autres. En revanche, je me reconnais dans leur joie de vivre.»

Amitiés

«Bien sûr, j'ai des amis Serbes, et Kosovars aussi, mais ça ne plaît pas à mes parents. Ma maman est très inquiète à l'idée que je puisse tomber amoureuse de l'un d'entre eux».

«Ici, je ne me pointe pas chez les gens à l'improviste»

Dejana, 24 ans, Lausanne, originaire de Bosnie

Moeurs

«En Suisse, les rapports entre les hommes et les femmes sont très différents, j'ai beaucoup plus de liberté. Par contre, ici, je ne me pointe pas chez les gens à l'improviste, je suis plus ponctuelle et précise, plus professionnelle aussi.»

QUI SOMMES-NOUS?

«Yougos», peut être, mais Serbes, Albanais du Kosovo, Bosniaques... Et aujourd'hui Suisses d'adoption. Ainsi, les cultures se mêlent, s'enrichissent. L'avenir est au verso, en mouvement. Par Emin Demiri

Des «Yougos»? Sait-on seulement qui se cache derrière cette jeune population, la plus nombreuse en Suisse après les jeunes Suisses eux-mêmes. Car la Yougoslavie n'existe plus. A sa place, une mosaïque de pays et de régions aux cultures différentes. Nous sommes Serbes, Bosniaques, Croates ou Albanais, de

STAT

Première population étrangère en Suisse depuis 1998, les ex-Yougoslaves sont 370 000, dont 140 000 jeunes de moins de 20 ans. Ils représentent ainsi 22% des étrangers du pays. Un cinquième de cette population est né en Suisse.

réalité: nous vivons ici, nous nous mélangeons à d'autres cultures, et nous nous éloignons peu à peu de nos origines.

Il arrive d'ailleurs souvent qu'on ait du mal à distinguer un jeune ex-Yougoslave d'un jeune Suisse. Sans doute serait-ce plus facile si nous portions tous des trainings. Mais les choses ne sont pas si simples. Notre style de vie ainsi que notre comportement ne cesse de changer. Nous jonglons avec deux cultures, y prenons ce que bon nous semble. De nos origines, nous retenons l'esprit festif, la spontanéité, le tempérament, la force des liens familiaux. De la Suisse, nous avons adopté la ponctualité, l'ordre, le respect de

l'environnement et le goût des loisirs. Parfois, nous sommes non seulement partagés, mais aussi déchirés, comme lorsque les traditions de nos deux pays sont en contradiction. En matière de relations hommes-femmes, par exemple. Mais même là, le droit des femmes gagne du terrain dans nos communautés,

ce qui atteste de notre transformation.

Certains de nos parents sont arrivés en Suisse pour des raisons économiques, avant les guerres d'ex-Yougoslavie. Avec, dans la plupart des cas, le désir de retourner finir leurs jours au pays. Nous, nous avons grandi ici et

nous ne rêvons pas de retour. Eux non plus d'ailleurs n'en rêvent plus. Depuis les années 90, rares sont les ex-Yougoslaves de Suisse qui projettent de rentrer dans leur pays d'origine. Car si le phénomène des *secundos* est propre à toutes les populations d'immigrés, celui de la guerre et de la détérioration économique à long terme est plus spécifique à l'ex-Yougoslavie. La guerre a ravagé nos pays, détruit nos maisons, anéanti nos perspectives d'avenir, brisant du même coup tout espoir de retour. Depuis, nous nous sentons ici chez nous. Alors prenez le temps de nous connaître, car il est temps de tourner la page et de découvrir ce qui se cache au verso.

ANALYSE

Les Balkans et la Suisse: une histoire d'immigration

L'immigration des ressortissants des Balkans en Suisse date de la fin des années 60. Elle est composée d'une main d'œuvre non qualifiée, mais aussi de médecins, d'ingénieurs et autres travailleurs qualifiés dont la Suisse manque alors.

Les bouleversements politiques et l'enlèvement économique de l'ex-Yougoslavie provoquent, dans les années 80, une deuxième vague d'immigration saisonnière, engagée dans les secteurs de la construction, de l'industrie, de l'hôtellerie et de l'agriculture. Elle apporte du sang neuf à l'économie helvétique alors en pleine reprise. Il s'agit

d'une population en majorité rurale et masculine, dont le regard reste tourné vers le pays d'origine, et qui travaille en Suisse afin d'entretenir les familles restées au pays. Les liens et les réseaux qui se tissent entre ces travailleurs et la Suisse, ainsi que le regroupement familial, favoriseront l'arrivée, dans les années 90, d'une troisième vague d'immigrés fuyant les guerres, des familles cette fois-ci. C'est le début d'un processus d'installation de longue durée. Cette population installée en Suisse a pu entretenir financièrement de nombreuses familles dans les Balkans et, grâce à son rôle de

passerelle avec l'Occident, a été l'instigatrice d'importants changements politiques dans la région. Ainsi, outre son engagement direct sur le terrain, la Suisse, en tant que pays d'accueil, a largement contribué au développement politique et socio-économique de ces pays. Les nouvelles générations issues de cette immigration - scolarisées et socialisées en Suisse - pourraient être amenées à jouer un rôle différent que leurs aînés dans ce développement, notamment par le transfert de savoir faire et la promotion de nouvelles mentalités.

Bashkim Iseni

«Ici et là-bas, les étudiants ont la même mode vestimentaire»

Ulina 22 ans, étudiante en droit à Fribourg
Racines

«Je retourne au Kosovo chaque année durant les vacances d'été, et je suis en contact avec ma famille par Internet et par téléphone. Je regarde aussi les différentes chaînes du Kosovo via le satellite et je fréquente les soirées albanaises».

Moeurs

«J'aime la chaleur, la manière d'accueillir des invités et la cuisine de mon pays d'origine. En revanche, la ponctualité y laisse à désirer. Dans les villes, il n'y pas de grande différence entre ici et là-bas. Les étudiants ont les mêmes sorties, la même mode vestimentaire... Mais j'ai l'impression que les filles sont plus coquettes.»

«Pour le jeune fédéral, on mange la tarte aux pruneaux»

Senada, 25 ans, étudiante, originaire de Serbie, en Suisse depuis 20 ans.

Fêtes

«A force de vouloir s'intégrer, on est devenu plus suisses que les Suisses. Même lorsque nous sommes en vacances en Serbie nous mettons des lampions dans le jardin pour le 1er août.»

Religion

Avant, nous fêtions Noël et les fêtes religieuses comme les Catholiques. Mais depuis les bombardements sur Belgrade, en 1999, nous célébrons davantage le Noël et la Pâques orthodoxe, un peu par solidarité avec le peuple serbe».

Gastronomie

«On continue à manger traditionnel, comme la pita ou la sarma, ce qui ne nous empêche pas de manger la tarte aux pruneaux le jour du jeune fédéral.»

Propos recueillis par Emin Demiri

NOUS PARLONS LE FRANCO-YOUGOSLAVE

Les jeunes ex-yougoslaves de Lausanne ont grandi en Suisse. Ils ont appris le français tout en parlant la langue de leurs parents à la maison... Pas facile à gérer!
Par Cynthia Beauverd

La majorité des jeunes ex-yougoslaves ont appris le français à l'école et parlent la langue de leurs parents à la maison. Sont-ils tous bilingues pour autant? Pas du tout! Une grande partie d'entre eux ne maîtrisent qu'une des deux langues, voire aucune. «Quand je parle français, je fais des fautes, et quand je parle le Bosnien, j'en fais aussi», admet Sanja, 21 ans. «Quand je parle le serbe dans mon village, les gens se moquent de moi», confie Amanda, 22 ans.

Généralement, le français l'emporte. A la question «quelle langue considères-tu comme ta langue maternelle?», tous les jeunes interrogés ont répondu «le français». Forcément, c'est celle qu'ils utilisent le plus. «Je parle le français à l'école, avec mes amis, quand je sors», explique Sanja. «On vit en Suisse, c'est normal», lance Amanda. Et s'ils s'expriment parfois entre eux dans leur langue maternelle, ils avouent volontiers que c'est uniquement pour éviter les oreilles indiscrettes.

Même en famille, c'est encore la langue de Molière qui s'impose. Soit partiellement: «je parle français avec mon père et mes frères, mais albanais avec ma mère», explique Emin, 22 ans, originaire du Kosovo. Soit complètement: «je le parle avec ma mère, mon frère, ma tante et ma cousine», explique Amanda.

«On observe souvent de la part des parents une

tendance à parler en français avec leurs enfants afin de favoriser leur intégration», explique Ema Zalla, spécialiste en ethnolinguistique. «A l'inverse, les jeunes, par loyauté envers leurs parents, s'obligent à s'intéresser à la culture de leur pays d'origine, en lisant la presse ou en regardant des chaînes de TV des Balkans».

Bref, les jeunes bricolent avec les langues. D'ailleurs, si vous écoutez attentivement vous entendrez des mots de français dans une discussion en albanais, et des mots serbes dans une discussion en français. Le premier cas est le plus fréquent: lorsqu'ils ne maîtrisent plus leur langue d'origine, les jeunes piquent des mots dans l'autre. C'est l'une des conséquences de leur tentative d'intégration. Or oublier sa langue d'origine, c'est s'éloigner de ses racines. Une seule solution: prendre des cours... de langue.

STAT

Selon l'Office fédéral de la statistique, 42 % des jeunes ex-yougoslaves de Suisse prétendent avoir une meilleure connaissance de la langue locale. Ce pourcentage augmente à 87% lorsque ces jeunes ont été naturalisés.

ANALYSE L'intégration n'est pas un choix, mais un processus inévitable

Les identités, individuelles ou collectives, ne sont pas immuables ou statiques, mais évoluent en fonction de l'espace et du contexte. Les communautés immigrées des Balkans en Suisse n'échappent pas à ce phénomène. Même les premières générations, bien qu'elles continuent à parler leur langue d'origine et à se référer à leur pays de provenance, subissent les influences de la société

helvétique. C'est souvent en rentrant au pays pour les vacances que ces immigrés se rendent compte de leur propre transformation identitaire.

Le phénomène est encore plus important pour les immigrés de la deuxième génération qui ont grandi en Suisse. Ceux-ci se situent au carrefour entre la culture de leurs parents et celle de la société d'accueil. En plus du problème des langues

- langue maternelle et français - ils doivent gérer deux bagages culturels: celui d'un environnement traditionnel aux forts penchants communautaires, ethniques et patriarcaux, et celui de la société helvétique, libérale et civique, qui place l'individu au centre de son fonctionnement.

Dans leur quête de reconstruction identitaire, les seconds issus des Balkans tentent, autant qu'il se peut,

de concilier, d'interpréter et d'imbriquer ces deux modèles: soit par un processus d'immersion totale dans la société d'accueil, soit par la juxtaposition des systèmes de référence de leur culture d'origine avec celle de la société suisse. Il s'agit à la fois d'un processus de panachage et d'accommodement. La gestion de cette multiplicité culturelle et le degré d'intégration de ces jeunes

sont étroitement liés à leur insertion socioprofessionnelle en Suisse. C'est la clé de l'intégration au sens large. Or leur origine est encore souvent un obstacle à leur réussite personnelle et des efforts complémentaires doivent être consentis par la société d'accueil pour accompagner le processus d'intégration de cette jeune population en marche vers l'avenir.

Bashkim Iseni



Tout homme cherche à garder à l'esprit ses origines, tout homme est fier de ses racines. C'est surtout le cas lorsqu'on est loin de son pays natal, d'autant plus lorsque celui-ci nous a été «arraché». On garde, certes, un rapport très particulier avec sa propre culture, et une certaine responsabilité envers elle puisqu'on en est l'ambassadeur, mais des relations se tissent également avec le pays où l'on vit. L'endroit où je vis est devenu mon nid de sécurité.



Où qu'on vive, qu'on soit riche ou pauvre, quelque soit notre nationalité, rien ne nous empêche d'atteindre notre but, si on le désire vraiment. Au bout de la voie il y a notre avenir. Nous, les jeunes des Balkans, sommes aussi l'Europe de demain.

ETAT DES LIEUX ETAT D'AME

Reportage au Kosovo de Mentor Ilazi, septembre 2006

Le peuple albanais du Kosovo a été placé au centre de l'attention mondiale, dont il avait tant rêvé. Mais n'y a-t-il pas destin plus cruel que d'attirer l'attention au prix d'une telle tragédie? L'une des ses conséquences, sans oublier les pertes humaines, est le non respect de la nature et de l'environnement. Quel est l'intérêt de se battre pour une terre qu'on maltraite? Il est temps que le climat change dans les Balkans.



Autoportrait. La double culture est une richesse. Le Kosovo, c'est mes racines, la Suisse me donne des ailes. Quand j'allais au théâtre avec mon grand-père, il y avait Adriana, qui était aussi ma voisine. Adriana avait fait de sa passion pour le théâtre son métier, sa liberté. Sa vie a pris fin tragiquement dans un attentat alors qu'elle buvait un café avec des amis. Hommage.



Le sport est une composante de la vie qui nous permet de fuir la réalité. Dans mon enfance, j'aimais beaucoup jouer au football sur ce terrain goudronné. C'était le seul moyen pour les enfants de s'évader des tensions ethniques. Car, j'ai toujours craint que la guerre éclate subitement, en d'autres mots, j'ai vécu une «guerre silencieuse».

MICRO

Lindita, 22 ans, assistante en soins et santé communautaire, Kosovo, en Suisse depuis 20 ans



Qu'est ce qui te fait te lever le matin? Cela dépend des jours, en vacances je ne me lève pas, sinon certains profs ou activités font que je me réveille de bonne humeur. **Que sont devenus tes rêves d'enfant?** Ils se sont réalisés, je suis libre. **Qu'est ce qui te distingue des autres?** J'ai 5 frères et sœurs et je suis la seule dans la famille à avoir la chance d'être en formation. **Te manque-t-il quelque chose?** Le soutien familial, celui de mes parents. **A quoi as-tu renoncé?** Au mariage, je vais divorcer. Ainsi qu'à la mentalité et aux coutumes de mon pays d'origine. **Que défends-tu?** Mes droits. **Qui admires-tu?** Une ancienne prof de l'école obligatoire qui est encore aujourd'hui une amie. Elle m'a beaucoup aidée dans des moments difficiles. **Plutôt fondue ou burek?** Fondue, j'adore le fromage! Sinon, mon plat préféré c'est les pâtes avec du fromage. **Où seras-tu dans 5 ans?** Soit en train de travailler dans un EMS pour économiser pour mes études, soit je ferai une maturité. J'aimerais être éducatrice spécialisée, mais j'ai le temps, j'ai toute la vie.

Par Jelena Barraud



M. GURI URA

L'ÉTRANGER D'ICI

Guri Ura est albanais du Kosovo, candidat à la naturalisation. «Dans son pays d'origine, il se sent autochtone d'ailleurs, et en Suisse, étranger d'ici.» Il est surtout le personnage principal d'une pièce de théâtre sur la double appartenance dans laquelle tous les jeunes d'ex-Yougoslavie se reconnaissent. Extraits.

Personnages

Pierre Pont, responsable du Service des naturalisations
Guri Ura, candidat à la naturalisation
Kevin Gashi, animateur culturel

Déroulement

Guri Ura veut acquérir la nationalité suisse. Il doit répondre à une série de questions posées par Pierre Pont, le responsable des candidats à la naturalisation. Le public est invité à donner son avis.

Extraits

Kevin Gashi: *Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, cher public, (...) après la Star Academy, le Loft, la Nouvelle Star, la Ferme des Célébrités (etc.), voici, ce soir comme à la télé, pour la première fois devant vous: la Nature Star. Une émission où Guri Ura va tenter d'être naturalisé et de devenir une Star. Une*

étoile avec une place dans le ciel helvétique.

(...)

M. Guri, notre candidat, le vôtre aussi, est né ici, en Suisse. Ses parents sont nés au Kosovo, Guri parle et pense en albanais, mais il pense et il parle aussi en français. Parfois, il lui arrive de parler en albanais et de penser en français et parfois il pense en français et parle en albanais. Voilà pourquoi Guri pense beaucoup. (...)

Pierre: Pouvez-vous mentionner trois montagnes connues de la Suisse ?

Guri: La Jungfrau, l'Eiger et le Mönch, de l'Oberland bernois.

Pierre: Et le Cervin, vous oubliez le Cervin ?

Guri: Oui, mais le Cervin serait africain. J'ai lu que le Cervin serait d'origine africaine. (...) En tout cas, le Cervin n'a pas eu de problèmes avec le droit du sol.

Le Cervin a été bien accueilli. Comme le monde est petit.

(...)

Pierre: Si vous obtenez le passeport suisse, vous allez vous sentir albanais du Kosovo ou Suisse ?

Guri: Je me sentirai 100% Albanais en Suisse et 100% suisse au Kosovo.

Pierre: Comment 100% albanais en Suisse et 100% suisse au Kosovo ?

Guri: En Suisse, on va me dire que je suis suisse d'origine kosovar et au Kosovo, on va me dire que je suis Suisse. Il vaut mieux être 100% partout que 50% par-ci et 50% par-là. C'est dur d'être partagé.

Pierre: Effectivement. Encore plus que d'être partagé, c'est d'être déchiré. Ce qui est déchiré est plus difficile à remettre ensemble que ce qui est partagé.

Guri: C'est marrant, vous parlez en mon nom.

nages sont caricaturaux.

Pourquoi ?

Pour contribuer à casser les préjugés en montrant que ce sont des clichés réducteurs. Un proverbe albanais dit: «Plus la rivière est profonde, plus elle est calme». Autrement dit, plus on apprend à connaître les gens, moins on a de craintes et de préjugés. L'amitié avec autrui calme nos esprits pour céder la place à la paix avec soi et les autres.

Vous faites dire à Guri: «par amour pour Kosova, j'aime la Suisse». Que voulez-vous dire ?

Pour aimer son pays d'accueil il faut aimer son pays d'origine. Si l'amour des autres nous habite quelque part, il nous suivra où que nous allions.

Quel passage du texte représente le mieux ce que vous voulez exprimer ?

Les personnages, Guri et Pierre. Pierre se dit «guri» en albanais. Tout part de ces mêmes prénoms. Des pierres d'ici et d'ailleurs. La Suisse est une mosaïque où chaque pierre a sa forme, ses couleurs, sa composition. Plus on s'éloigne, plus le filigrane, l'image de la Suisse, devient visible. Plus on s'approche plus chaque pierre a sa place au service de l'image.

La troupe

Depuis plus de dix ans, le Théâtre Kurora met en scène des pièces du répertoire albanais dans leur langue d'origine ou en français. Avec M. Guri Ura, la troupe se lance dans un nouveau genre, plus engagé. Théâtre troubadour, Kurora se déplace là où on l'appelle!

Kurora - Théâtre albanais de Nyon. Visar Qusaj, Rte de l'Etraz 54, 1260 Nyon. kurora@hotmail.com

briques que l'on entasse les unes sur les autres pour créer des murs de séparation. C'est une notion qui nous abrite et que l'on enrichit. Raison pour laquelle je trouve le terme «multiculturel» réducteur, je préfère celui de «culture élargie». La culture est une notion métaphysique et universelle, les connaissances sont sa matière.

Guri Ura, c'est vous ?

Bien sûr. Mais aussi un peu vous. Tout, dans cette pièce, est une imagination réelle. J'ai interrogé des dizaines de personnes, des naturalisés et des Suisses de la commission de naturalisation, ils se sont reconnus dans ce texte.

Les vêtements des person-

tenance kosovare. Pleinement. Mais pas uniquement. Par ma profession physique et mon travail, j'appartiens aussi à la Suisse. Quand on est pleinement là-bas et ici on est comblé partout.

De quelle culture êtes-vous le plus proche ?

Je ne suis pas uniquement de culture albanaise, car ma culture s'est élargie au contact de la Suisse et d'ailleurs. La culture, ce n'est pas un phénomène physique, des

«Par amour pour ses origines, on aime son pays d'accueil»

Auteur de «M. Guri Ura, l'étranger d'ici», Driton Kajtazi est originaire du Kosovo. Arrivé en Suisse à l'âge de 20 ans, il est aujourd'hui professeur de français à Yverdon.



Propos recueillis par Emin Demiri

Pourquoi une pièce sur la naturalisation ?

Ma nièce qui vit en Allemagne me dit un jour: «Au Kosovo, je suis Allemande, et en Allemagne, je suis étrangère». C'est une pièce sur cette double appartenance, qui est à la fois une richesse et une souffrance, un déchirement entre deux pays du fait que l'on est, parfois, chez soi ni dans l'un ni dans l'autre.

Etes-vous naturalisé ?

C'est en cours de procédure. Après toutes ces années ici, j'estime, par ma profession et mes amitiés, être en mesure d'appartenir aussi administrativement à la société où j'ai des obligations.

Vous sentez-vous appartenir à ces deux pays ?

«L'originalité, c'est avant tout le retour à l'origine». Je suis originaire de la Kosova. J'y ai passé mon enfance, j'y ai ma famille, mes amis, mes souvenirs. Je suis donc d'appar-

tenance kosovare. Pleinement. Mais pas uniquement. Par ma profession physique et mon travail, j'appartiens aussi à la Suisse. Quand on est pleinement là-bas et ici on est comblé partout.

De quelle culture êtes-vous le plus proche ?

Je ne suis pas uniquement de culture albanaise, car ma culture s'est élargie au contact de la Suisse et d'ailleurs. La culture, ce n'est pas un phénomène physique, des

MICRO

Sava, 18 ans, assistant social, Serbe de Bosnie, né en Suisse

Qu'est ce qui te fait te lever le matin ? Le boulot...et avec plaisir! **Que sont devenus tes rêves d'enfant ?** Je ne voulais pas être fils unique, du coup je suis très protecteur avec ma soeur. **Qu'est ce qui te distingue des autres ?** Ma grandeur, je fais deux mètres! **Te manque-t-il quelque chose ?** Rien...sauf des millions! **A quoi as-tu renoncé ?** A être pharmacien, après avoir commencé ces études, j'ai réalisé que je n'étais pas fait pour ce métier. **Que défends-tu ?** Ma soeur, mes idées, mes opinions, moi, ma famille. **Qui admires-tu ?** Ville Valo (le chanteur de Him), mon cousin avec qui je partage des idées, et bien sûr mon père. **Plutôt fondue ou burek ?** Burek mais avec viande hachée. Depuis un voyage dans le sud de la France, mon plat préféré c'est le taureau avec des frites. **Où seras-tu dans 5 ans ?** Je travaillerai comme assistant social, dans une garderie ou un EMS, pour économiser dans le but de partir en voyage 6 mois ou une année en Indochine avec mes potes.



Par Jelena Barraud

SUISSESE DE MOEURS
BOSNAIQUE DE CŒUR

Mon premier séjour en Bosnie après dix ans, c'est avec un regard de Suisse que je le revois. Arrivée en Suisse à l'âge de six ans, et n'ayant pas pu retourner chez moi depuis en raison de mon permis F, c'est avec ma sœur jumelle et la valise pleine de cadeaux que je pars à la rencontre de mon pays natal.

Par Minela Hasanovic

«Alors, tu te sens plutôt Suisse ou Bosniaque?» Voilà la question qui tracasse ma famille de Bosnie. C'est celle qui m'a été la plus souvent posée lors de mon premier voyage dans mon pays, après dix ans d'absence. J'avais bien envie de leur répondre à tous: «Bah, quelle question, Bosniaque évidemment!». Car en Suisse, on m'a toujours perçue comme une étrangère. Mais depuis ce séjour, je ne suis plus tout à fait sûre...

On était comme des dingues, Sanela, ma sœur jumelle, et moi, à l'idée de ce voyage, le premier depuis la chute de Srebrenica en 1995. Nous venons de cette région, nous y avons passé les premières années de notre vie, connu la guerre qui nous a fait fuir. C'est aussi notre premier voyage en solitaire. Car après un parcours du combattant, Sanela et moi avons obtenu le passeport suisse, au contraire de nos parents, de notre soeur et de notre petit frère, qui ne peuvent pas quitter le pays.

C'est donc seules que nous partons. Après un voyage de 24 heures en car, nous débarquons à Tuzla, au nord de la Bosnie. Tante Lejla nous accueille. Retrouvailles, émotions, et surtout repas de fête. Nous avons vite compris que la lutte contre les calories allait être inutile: en Bosnie, on fête, on danse et on mange. A chaque étape, un kilo en plus. Et des étapes, il y en a eu beaucoup! A peine arrivées, il fallait déjà repartir visiter le reste de la famille.

Parmi eux, grand-maman, notre seconde famille: elle était venue avec nous en Suisse, mais elle a eu le mal du pays. Il y a six ans, elle est repartie finir sa vie en Bosnie. On ne l'avait pas revue depuis. Et voilà que la voiture de notre oncle nous dépose devant sa jolie maison, tout juste reconstruite. Grâce à sa voix perçante en train de punir les moutons, on l'a

tout de suite trouvée. Je ne sais pas combien de larmes j'ai versé, mais mon maquillage était digne d'un film d'horreur.

Le soir, on avait besoin de se reposer de toutes ces émotions. Mais il fallait patienter à cause des invités – de la famille dont nous ignorions l'existence! Les soirées duraient une éternité,

«Comment leur dire qu'en Suisse tout est si différent?»

que nous passions à répondre à mille questions, dont l'incontournable: «plutôt Suisse ou Bosniaque?»

Comment leur expliquer qu'ici, tout est si différent? Et que parfois, la Bosnie nous laisse perplexes. Son taux de pollution, par exemple, ses déchets et son manque de préoccupations écologiques. Le genre de détail qui ne passe pas inaperçu aux yeux d'une Suisse. La ponctualité n'est pas non plus une qualité bosniaque: mon rendez-vous chez le médecin a

pris la journée! Manger parfois avec les doigts ne m'a pas non plus semblé familier. J'avais l'œil critique.

Ce voyage m'a beaucoup appris sur moi. J'ai réalisé qu'en passant mon enfance en Suisse, j'en avais adopté les manières et que je m'y sentais «à la maison». Pourtant je me suis reconnue dans la bonne humeur des Bosniaques. Là-bas aussi, je me suis sentie «chez moi». J'ai renoué avec la culture de mon pays; en rentrant, je me sentais plus Bosniaque qu'avant. On commençait à se sentir à notre place, Sanela et moi, lorsqu'il a fallu repartir. Les gens aussi s'étaient habitués à nous, ils avaient même eu le temps de nous trouver un surnom: «les Suissesses!»



Que sont-elles devenues ?

Selma et Mercia sont arrivées en Suisse en 1992. Elles y ont vécu plusieurs années avant d'être renvoyées dans leur pays. Comment ont-elles vécu ce retour ? Sanela Hasanovic les a retrouvées.

«J'ai eu un choc en voyant les ruines»

Selma Hakirevic était adolescente à son arrivée à Lausanne, elle allait au gymnase de la Cité. Aujourd'hui, à 27 ans, elle travaille dans une entreprise à Sarajevo.



Comment s'est passé ton retour en Bosnie ?

Difficile. J'ai eu un choc en voyant mon pays détruit. Mais j'étais aussi heureuse de revoir ma famille et mes amis. On a célébré mon retour. J'étais presque soulagée de retrouver des personnes de ma culture.

Que fais-tu maintenant ?

J'ai terminé l'université en « langues » et je travaille depuis trois ans dans une entreprise de business. Je fais des traductions d'anglais.

Qu'est-ce qui te manque de la Suisse ?

Les paysages. J'adorais aller à Ouchy pour admirer le lac, et j'ai envie d'une fondue ou d'un bon Appenzeller. La Suisse a le meilleur fromage au monde !

Y as-tu encore des contacts ?

Autrefois, je correspondais avec une copine de gymnase, puis peu à peu, on a cessé de s'écrire. Je ne suis jamais revenue, mais j'en ai très envie. Cela dit, j'ai trouvé les Suisses un peu fermés, d'ailleurs je n'avais pas beaucoup d'amis. En revanche, j'apprécie leur sens de l'écologie.

Te sens-tu encore un peu Suisse ?

Je ne me suis jamais sentie suisse, plutôt réfugiée. Je n'ai pas eu le temps de m'attacher.

Entre séjour et retour

Comment préparer l'école à mieux soutenir les jeunes migrants en les aidant à créer des liens avec leur pays? Spomenka Alvir, de la Direction

générale de l'enseignement, a suivi 35 jeunes Bosniaques scolarisés en Suisse, de retour dans leur pays. Avec le soutien de la DDC, un séminaire réunissant les enseignants suisses et bosniaques

des jeunes concernés a été organisé à Sarajevo. Ainsi qu'une exposition de photos de Jelena Barraud – Retours en images –, dont sont issus les portraits ci-dessus.



«Mes copines me manquent»

Mercia Kahrmanovic a grandi à Vallorbe. Après 10 ans en Suisse, elle vit aujourd'hui à Sarajevo. Elle a 17 ans, va au gymnase et rêve de devenir esthéticienne.

Comment as-tu vécu ton retour ?

Ça a été difficile de quitter tout ce que j'avais construit en dix ans. Je m'étais habituée à la Suisse, j'avais des copines, une école, c'est dur de casser tous ces liens d'un coup. Mais le temps a passé et je me suis faite à l'idée.

Comment as-tu été accueillie en Bosnie ?

Tous ceux que j'avais quittés ont été heureux de me revoir. Je n'ai jamais senti de jalousie de leur part.

Qu'est ce qui te manque de la Suisse ?

Mes copines. J'avais créé de fortes amitiés, c'est dommage d'avoir été séparées. Mais on s'appelle. J'adorais aussi faire les boutiques, car elles sont plus nombreuses qu'ici. Et puis je trouvais les Suisses hospitaliers. D'ailleurs, je reviens souvent pendant les vacances: j'ai encore de la famille en Suisse.

Et le français ?

Je l'oublie, mais j'ai gardé les notions de base. Il faut dire que je l'étudie au gymnase, et je suis en avance par rapport à mes camarades.

Qu'est-ce que ce parcours t'a apporté ?

La chance de découvrir une autre culture, des mentalités différentes, de voir d'autres terres, d'autres visages, et de rencontrer des gens sympathiques.

POUR 2 À 5 JOUEURS

Règles du jeu: munissez-vous d'un pion par joueur et d'un dé. Pour atteindre la case 63, il faut faire le nombre de points exact.

3 BIENVENUE EN SUISSE

Vous venez d'arriver à Lausanne et ne parlez pas un mot de français. «La difficulté augmente en fonction du système scolaire du pays d'origine», explique Bernard Courvoisier, fondateur des classes d'accueil. «Au Kosovo, les écoles ont été fermées pendant des années. La Bosnie, elle, possédait un bon système scolaire, mais il ne l'a plus été pendant la guerre et les années d'après-guerre». Quant aux parents, «par manque de connaissance du système, ils peinent parfois à endosser leur rôle et interviennent trop tard». Heureusement, il y a les classes d'accueil pour vous aider à atterrir.

Un temps d'adaptation qui vous oblige à passer un tour.

8 UNE AIDE ABORDABLE

Vous voilà sur les bancs de l'école vaudoise. Pas facile, surtout que vos parents n'ont pas les moyens de vous offrir des cours privés. Mais le Centre vaudois d'aide à la jeunesse (CVAJ) propose un service d'appuis scolaires aux écoliers, gymnasiens et apprentis. Pour 40.- ou 60.- par année, il vous mettra en contact avec un répétiteur. Le tarif des leçons varie de 16.- à 26.- de l'heure. Trop cher ? Le CVAJ peut prendre à sa charge une partie des cours. Rens: 021-613 40 40 ou sur www.cvaj.ch.

Une autre bonne adresse: celle de la Fédération des Associations d'étudiant-e-s (FAE) qui propose des appuis à 13.- de l'heure. Rens: 021-692 25 91 ou par mail: fae@unil.ch

Et maintenant, filez à la case 14.

11 PRIVÉ DE VOYAGES

Vous êtes permis F: si vous sortez de Suisse, vous ne pourrez plus y revenir. Résultat, vous êtes privé des voyages d'études pédagogiques que font vos camarades de classe à l'étranger, ainsi que de la possibilité de pouvoir bénéficier pendant les vacances scolaires d'un séjour en Allemagne ou en Angleterre pour parfaire vos connaissances linguistiques.

Vous prenez du retard sur vos camarades, reculez de 4 cases.

UN JEU DE L'ŒIE

pour ne pas devenir

le dindon de la farce

L'inégalité des chances en matière d'emploi, voilà ce qui préoccupe les jeunes originaires d'ex-Yougoslavie. Il y a de quoi: école sélective, manque d'accès à la formation, discrimination à l'embauche, le processus d'intégration professionnelle des jeunes migrants a tout d'un parcours du combattant.

Obstacles et solutions.

Dossier réalisé par Venhard Kadiri, illustrations Ludovic Barth

Il ne fait pas bon être ex-Yougoslave en Suisse à la recherche d'un emploi. Selon une étude réalisée il y a 3 ans par le Forum suisse pour l'étude des migrations et de la population, les jeunes immigrés, albanophones en particulier, ont en Suisse romande 24% de chance en moins de décrocher un emploi qu'un jeune Helvète sorti de la même école ou au bénéfice d'un CFC équivalent. Ce chiffre passe à 59% en Suisse allemande. Des taux nettement

plus élevés que ceux observés dans d'autres pays européens. L'embauche n'est pas la seule étape discriminatoire. L'inégalité des chances commence dès l'entrée à l'école et se poursuit pendant la formation. Même les jeunes qui ont suivi une scolarité brillante n'ont pas accès à certaines formations en raison de leur permis. C'est le cas de Venhard Kadiri, 17 ans, et de Sabrina Hasanovic, 15 ans, qui ont mené l'enquête.

16 MIEUX VAUT S'APPELER PITTET QU'ALBANOVIC

Vous avez réussi votre scolarité obligatoire. Vous cherchez une place d'apprentissage, mais votre nom indique clairement que vous êtes d'origine ex-Yougoslave. A en croire une étude menée par l'Office suisse des migrations, vous avez en moyenne 41% de chance en moins d'être convoqué à un entretien que si votre nom était suisse. Les chercheurs ont répondu avec des postulations fictives à des offres d'emploi réelles, avant de comparer les réponses obtenues par les candidats suisses et ex-Yougoslaves. Résultat: à compétences égales, les jeunes étrangers sont clairement discriminés, même s'ils ont suivi toute leur scolarité en Suisse.

Injuste, mais avéré: reculez du nombre de cases indiqué par le dé.

21 PERMIS F ET B S'ABSTENIR

Vous visez un apprentissage dans une banque ou à la poste, et avez obtenu tous les résultats scolaires pour y parvenir. A moins d'être Suisse ou d'avoir un permis C, inutile d'y

songer, même pour un simple stage. La poste et la BCV peinent à expliquer cette décision et vous renvoient à d'autres instances. Il n'existe pourtant aucune interdiction légale à ce qu'un jeune porteur d'un permis F commence un apprentissage. L'accès à certaines formations médicales et sociales vous est également fermé.

Voilà qui réduit vos perspectives d'avenir, laissez passer deux fois votre tour.

27 AUTRES VOIES

Vous n'avez pas le bon permis, ni le bon patronyme et toujours pas de place d'apprentissage. Pas de panique, il existe d'autres possibilités. Le préapprentissage, par exemple, ou même le stage, qui permet de faire ses preuves, d'acquérir de l'expérience et, qui sait, de convaincre l'employeur de vous engager. Ainsi que d'autres formations auxiliaires. L'Office cantonal d'orientation scolaire et professionnelle répond à vos questions et vous aide à mettre au point un projet professionnel. Rens. 021-316 11 23 ou 021-557 88 99, ou sur www.orientation.vd.ch. Consultez aussi le site de l'Association suisse

pour l'orientation scolaire et professionnelle sur www.svb-asosp.ch/fr

Explorez toutes les pistes et avancez de 4 cases.

36 RE-CONNECT

Ce qu'il vous manque, c'est un peu d'expérience. La Direction du Développement et de la Coopération (DDC) propose aux jeunes originaires de Bosnie de faire un stage professionnel dans leur pays d'origine, dans une grande entreprise internationale, au sein des institutions du pays, ou dans une organisation non gouvernementale. Objectif: augmenter vos chances sur le marché de l'emploi tout en vous donnant l'occasion de renouer avec votre pays. Les stages durent trois mois, ils sont ouverts aux jeunes en fin de formation ou d'études, à condition d'être titulaire d'un passeport suisse, d'un permis C ou B, ou d'un permis de séjour dans le cadre des études. Rens: à l'adresse bz_info@epn.ba, sur le site <http://www.cobonline.org/reconnect.html> ou au 00387-33-22 76 14 (lire aussi page 10).

Ce voyage au pays vous permet d'avancer jusqu'à la case 44.

41 LA LOI DES PRÉJUGÉS

Vous êtes convoqué à un entretien professionnel. Ce n'est pas gagné pour autant, car il risque de vous arriver la même chose qu'à Ylika, du Kosovo, à qui le patron a immédiatement demandé si elle «possédait un casier judiciaire». Cela semblait l'intéresser beaucoup plus que ses compétences. Pourtant, Ylika est née en Suisse. Senad, également du Kosovo, rêvait d'obtenir une patente pour ouvrir un restaurant. On l'a soupçonné de chercher une couverture pour faire du trafic.

Même avec un casier judiciaire vierge, reculez de 6 cases.

44 DÉBROUILLEZ-VOUS

Vous avez appris le français, passé les obstacles de la scolarité obligatoire. Vous décidez de poursuivre vos études au gymnase. Mais à ce niveau, rien n'est prévu pour vous aider à combler les lacunes que vous pourriez encore avoir. Vous ne recevrez pas plus de soutien si vous choisissez la voie de l'apprentissage ou une école professionnelle. Car une fois hors de l'école obligatoire, aucune structure n'est mise en place pour accompagner les jeunes en difficultés administratives ou au passé scolaire compliqué.

Débrouillez-vous seul, et reculez du nombre de cases indiqué par le dé.

45 BOURSES

Vous n'avez pas un sou pour votre formation. Que vous soyez gymnasien, universitaire ou apprenti, demandez de l'aide à l'Office cantonal des bourses d'études et d'apprentissage. Pour déposer une demande, il faut résider en Suisse depuis au moins 5 ans. L'allocation est octroyée pour une année et est renouvelable. Les permis N n'y ont pas droit. Rens. tél. 021-316 33 70 ou sur www.dfi.vd.ch/isesat/ocbe.

Voilà qui ouvre de nouvelles perspectives: relancez une fois le dé.

50 ENVOL

Vous n'avez pas obtenu de bourse de l'Etat, vous êtes en Suisse depuis moins de cinq ans, ou titulaire d'un permis N? Adressez-vous à l'association Envol. Créée en 1997 dans le but d'obtenir des autorisations pour que les jeunes renvoyés dans leur pays puissent terminer leur formation en Suisse. Envol offre un soutien financier aux jeunes migrants. Dans la mesure de ses possibilités, Envol prendra en charge les frais de transport, d'écolage, de matériel scolaire, et les repas de midi à raison de 1500 - 2000.- par année. Ainsi que le logement pour ceux qui ne peuvent pas rentrer chez eux. L'association octroie aussi des bourses pour les formations auxiliaires. Rens: 079-643 16 65. Laissez vos coordonnées sur la boîte vocale...

... Et relancez-vous jusqu'à la case 58.

55 AU REVOIR

Votre famille est renvoyée dans son pays d'origine! Pas de chance, il faudra tout recommencer à zéro et prendre des cours de serbo-croate ou d'albanais. En effet, comme vous n'avez pas pu rentrer dans votre pays d'origine depuis votre arrivée en Suisse, vous n'y connaissez rien et vous ne savez plus écrire votre langue maternelle. Sans parler du fait que dans votre pays, le taux de chômage s'élève à près de 50%.

Retour à la case départ, et bonne chance quand même!

61 TREMPLIN POUR LE FUTUR

Ca y est, vous êtes formé. Il ne vous reste plus qu'à trouver le poste de vos rêves. Le Centre vaudois d'aide à la jeunesse (CVAJ) propose aux personnes en fin de formation le service «Tremplin vers la vie» qui comprend un cours centré sur la recherche d'un premier emploi (techniques de recherche d'emploi, entretien d'embauche, etc.) et un suivi individuel.

Rens. 021-613 40 40 ou sur www.cvaj.ch. **Allez, un dernier effort: relancez une fois le dé.**

63 BRAVO!

Vous avez réussi à passer par-dessus toutes les difficultés inhérentes à votre situation et avez fini par trouver le poste de travail de vos rêves.

Vous avez gagné!



INTÉGRÉS MAIS EXCLUS

«On a grandi ici, on y a suivi toute notre scolarité et on a tout fait pour s'intégrer. Pourtant, on continue à être traité en étrangers. Ça fait mal». L'appel vient de Venhard, 17 ans, et de Sabrina, 15 ans, arrivés en Suisse il y a une dizaine d'années et titulaires d'un permis F.

Intégrés, et en même temps exclus, voilà comment se sentent les jeunes ex-yougoslaves en Suisse. Car s'ils se sont rapidement insérés dans la société helvétique, à travers le système scolaire, l'accès à de nombreux domaines leur est limité. Celui de l'emploi, par exemple (lire p. 8) ou du logement. «On vit à cinq dans un deux pièces», raconte Venhard du Kosovo. «On a déjà fait une demande pour un appartement plus grand, mais on nous l'a refusée».

Les permis F n'ont pas non plus le droit de quitter la Suisse sous peine de se voir refuser le retour. Dès lors, certains jeunes n'ont pas revu leur pays depuis plus de 10 ans. «On se croirait en prison», renchérit Venhard. «Je n'ai même pas eu le droit d'aller à l'enterrement de

mon grand-père. On rate des choses importantes. En fait, je ne connais pas ma famille».

Etrange politique que celle qui consiste à couper les jeunes immigrés de leurs origines tout en leur refusant une intégration totale dans la société. Telles sont pourtant les conséquences de

STAT

En 2004, en Suisse, les ex-Yougoslaves représentaient à eux seuls 39% des naturalisations

l'attribution des statuts de séjour qui limitent les droits des jeunes tout en disposant d'un pouvoir considérable sur leurs trajectoires.

Pourtant, l'intégration n'est pas un processus à sens unique, mais un processus réciproque, dans lequel la société d'accueil a son rôle à jouer.

D'autant plus que les permis F ne sont pas les seuls à se sentir exclus. Les permis C, pourtant mieux lotis, ne vivent guère mieux le fait d'être privés

de droits civiques. «C'est frustrant de ne pas prendre part aux décisions importantes. Je suis né en Suisse, je me sens concerné par ce qui s'y passe», affirme Dejan, un Serbe de 26 ans. Dès lors, les jeunes n'ont souvent qu'une solution: la naturalisation. «Je suis en Suisse depuis 20 ans, mais je me sens Suisse que depuis que j'ai le passeport», confie Gordana, originaire de Serbie. Elle n'est pas la seule. De l'avis de tous, la naturalisation, ça change tout: «Ça a changé du jour au lendemain. Avant,

quand j'allais à la banque, je devais présenter plein d'autorisations - attestation d'employeur, copie des impôts, etc. Avec le passeport suisse, c'est très différent, c'en est presque choquant », confie Vera, 27 ans, du Montenegro. «Les choses ont changé sur le plan professionnel, je l'ai remarqué en envoyant mes CV lors de mes recherches d'emploi», confirme Sladjana, 24 ans, de Bosnie.

Autrement dit, en Suisse, pour être intégré, il faut être... Suisse.

de droits civiques. «C'est frustrant de ne pas prendre part aux décisions importantes. Je suis né en Suisse, je me sens concerné par ce qui s'y passe», affirme Dejan, un Serbe de 26 ans. Dès lors, les jeunes n'ont souvent qu'une solution: la naturalisation. «Je suis en Suisse depuis 20 ans, mais je me sens Suisse que depuis que j'ai le passeport», confie Gordana, originaire de Serbie. Elle n'est pas la seule. De l'avis de tous, la naturalisation, ça change tout: «Ça a changé du jour au lendemain. Avant,

quand j'allais à la banque, je devais présenter plein d'autorisations - attestation d'employeur, copie des impôts, etc. Avec le passeport suisse, c'est très différent, c'en est presque choquant », confie Vera, 27 ans, du Montenegro. «Les choses ont changé sur le plan professionnel, je l'ai remarqué en envoyant mes CV lors de mes recherches d'emploi», confirme Sladjana, 24 ans, de Bosnie.

Autrement dit, en Suisse, pour être intégré, il faut être... Suisse.

de droits civiques. «C'est frustrant de ne pas prendre part aux décisions importantes. Je suis né en Suisse, je me sens concerné par ce qui s'y passe», affirme Dejan, un Serbe de 26 ans. Dès lors, les jeunes n'ont souvent qu'une solution: la naturalisation. «Je suis en Suisse depuis 20 ans, mais je me sens Suisse que depuis que j'ai le passeport», confie Gordana, originaire de Serbie. Elle n'est pas la seule. De l'avis de tous, la naturalisation, ça change tout: «Ça a changé du jour au lendemain. Avant,

quand j'allais à la banque, je devais présenter plein d'autorisations - attestation d'employeur, copie des impôts, etc. Avec le passeport suisse, c'est très différent, c'en est presque choquant », confie Vera, 27 ans, du Montenegro. «Les choses ont changé sur le plan professionnel, je l'ai remarqué en envoyant mes CV lors de mes recherches d'emploi», confirme Sladjana, 24 ans, de Bosnie.

Autrement dit, en Suisse, pour être intégré, il faut être... Suisse.

Moi, Sabrina H, 15 ans, permis F

Je viens de Bosnie, de la région de Srebrenica. Enfin... façon de parler, car la Bosnie, je ne m'en souviens pas. J'avais 4 ans, et tous mes souvenirs d'enfance sont en Suisse.

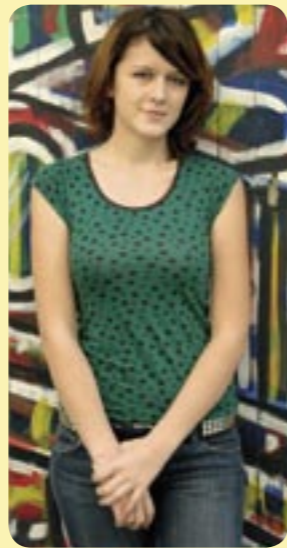
Mon pays, je ne l'ai jamais revu. Mon permis F m'interdit de quitter la Suisse. Je ne suis jamais partie en vacances. C'est cruel de voir les autres partir, alors que moi, chaque année depuis 11 ans, je reste ici. Pourtant, avec ce permis, je peux être expulsée à tout moment, et je vis dans la crainte constante de devoir retourner en Bosnie. Qu'est-ce que j'y ferais? Je n'y ai aucun repères. A force d'être privée de mes origines, j'ai oublié la culture de mes parents et ma famille restée là-bas. A-t-on le droit de priver les gens

de leur famille? J'en ai même fini par oublier ma langue maternelle. D'ailleurs, même avec ma maman, je parle le français.

Là, je suis à la recherche d'une place d'apprentissage. J'ai déjà envoyé des dizaines de lettres, mais je suis inquiète, car je sais que les ex-Yougoslaves sont défavorisés. C'est injuste, j'estime que les gens devraient être jugés en fonction de leurs compétences, non pas de leurs origines.

Mais je remercie la Suisse de m'avoir accueillie. Je m'y suis faite des amis, je me suis imprégnée de sa culture. D'ailleurs, j'adore la raclette. Bref, je me sens comme une Suisseuse... sauf que je ne suis pas une Suisseuse. Mais alors, qui suis-je?

Sabrina Hasanovic



Renouer avec son pays

Davor Kovac, 29 ans, établi à Fribourg depuis 13 ans, a bénéficié d'un stage de deux mois à la Raiffeisen de Banja Luka, en Bosnie, son pays d'origine.

Pourquoi ce stage?

Je voulais voir comment on vivait en Bosnie. J'ai quitté mon pays à l'âge de 16 ans, j'avais besoin de confronter les images que j'en avais avec la réalité.

Et alors?

C'était super! J'ai renoué avec mon pays, expérimenté une autre culture et une autre mentalité. Je regrette seulement que ça n'ait pas été plus long. Deux mois, c'est trop court pour créer des liens profonds.

Et d'un point de vue professionnel? J'ai fait l'université en économie et c'était ma première expérience dans une banque.

Je travaille maintenant à la Raiffeisen en Suisse. Je sais que ce stage a plaidé en ma faveur, une expérience à l'étranger est toujours un plus.

Ça a été dur de rentrer? En repartant, j'avais l'impression de rentrer à la maison. J'ai changé, la Bosnie aussi, je suis devenu «Suisse», tout le monde me l'a fait remarquer. Ma vie et ma famille sont ici. Mais je me réjouis d'y retourner pour aller saluer tout le monde.

Stage Re-connect de la DDC. Rens: Beate Elsässer. Tél.: 031 324 38 88, beate.elsaesser@deza.admin.ch Ou directement en Bosnie: pour en savoir plus, lire aussi page 8, case 36.

Quand Lausanne se balkanise

GASTRONOMIE - Burek chez Denner

S'ils ont appris à faire la fondue, les ex-Yougoslaves restent friands de leurs plats traditionnels. Les grandes surfaces l'ont bien compris. Depuis un an, il y a de plus en plus de produits balkaniques chez Denner: du Vegeta, un condiment de légumes en poudre de Croatie, de l'ajvar (caviar de poivrons) et des poivrons farcis de Macédoine, de la pâte à burek (feuilletés à la viande ou au fromage) de Slovénie et même des burek congelés. Les cevapcici s'achètent à la Coop ou chez Aligro et les sarma (feuilles de choux macérées), à la Migros.



LANGUE

Les ados Suisses adoptent l'albanais

«Nique ta mère!», les ados trouvent l'expression ringarde. Ils sont nombreux à lui préférer son équivalent albanais «ta qifsha nonën!» «Tung» (salut), «mirupafshim» (au revoir) et «a je mirë?» (comment vas-tu?) entrent également dans le langage des petits Suisses. «On observe aujourd'hui avec l'albanais en Suisse un phénomène identique à celui qui s'est produit dans les banlieues françaises avec le langage beur», confirme Ema Zella, linguiste et spécialiste de la question. Les Suisses avaient pris l'habitude de dire «ciao, ciao» avant de rentrer «à la casa», ils pourront bientôt ajouter «tung» à leur vocabulaire.

FOOTBALL

«Les Suisses se sont bien intégrés»

Lorsque le FC Dardania a été fondé à la fin des années 80, il n'était composé que d'Albanais. Près de vingt ans plus tard, il accueille des joueurs de toutes nationalités, dont des Suisses. L'entraîneur lui-même est Espagnol.

Rakip Aliti, le président du club, se souvient des débuts: «Encore peu nombreux à Lausanne, on ne savait pas très bien quoi faire et le club répondait à un besoin, l'intégration était le mot clé de ses fondateurs».

Dardania n'a pas raté son but. «La nouvelle génération de joueurs a amené ses copains qui se sont bien intégrés.» Il y a huit ans, le Club accueillait son premier gardien Suisse. Aujourd'hui, le club ne compte plus que 60% d'albanophones. Goal!

MUSIQUE

Entre le jazz et les Balkans

Guralumi est le fruit d'une rencontre entre la musique des Balkans et le jazz. A l'origine du groupe, le guitariste Krenar Arifi, Albanais du Kosovo, 26 ans, et le pianiste albanais Gjon Guralumi. Avec eux, quatre Suisses. Leur chemin se sont croisés à l'école de Jazz de Lausanne (EJMA). Leur musique séduit les Suisses comme le public des Balkans, ici comme au Kosovo, où le groupe s'est produit cet été. Si leur répertoire est en albanais, la chanteuse, elle, est Lausannoise: «Je comprends tout ce que je chante, mais ça s'arrête là», confie Morgane Gallay, 22 ans. «Je chantais déjà en duo des chants balkaniques avant Guralumi.»

3 nov., Ciné Europlex, Flon, Lausanne, dès 13h30, (Conférence Suisse - Balkans). www.guralumi.com

HELP!

En 2005, la Suisse a versé 91 millions de francs aux pays de l'ex-Yougoslavie. Il reste pourtant beaucoup à faire selon les jeunes. Sont-ils prêts à s'investir pour leur pays d'origine? Par Cynthia Beauverd

91 millions de francs suisses! Voilà la somme versée en 2005 par la Suisse en faveur des pays de l'Ex-Yougoslavie, dont près d'un tiers provient de la Direction du Développement et de la Coopération (DDC). Une somme considérable, qui laisse bouche bée les jeunes interrogés: «La situation là-bas reste

STAT

Le salaire moyen dans la plupart des pays de l'ex-Yougoslavie est de 200 euros par mois

les infrastructures à refaire, la vie est dure». Il reste, selon eux, tant à faire. «Les traces de la guerre sont encore très visibles», affirme-t-elle. La situation sociale n'est guère mieux: taux de chômage élevé, bas salaires, même les travailleurs qualifiés ne trouvent pas d'emploi. «La pension de retraite de ma grand-mère est inférieure à 20 francs suisses», confirme Kristina, originaire de Serbie. Et «les centres hospitaliers manquent d'hygiène», ajoute une compatriote.

La corruption les inquiète: «Elle est partout, notamment au sein de la police et du corps médical», affirme Kristina. «On peut faire sauter les amendes avec du chocolat suisse! Quant aux soins médicaux, ils sont difficiles à obtenir sans pot-de-vin».

«Mais alors, où va l'argent de la Suisse?», questionnent les jeunes. «Nous investissons moins dans l'humanitaire pour nous concentrer sur des secteurs qui favorisent la transition de ces pays vers la démocratie et une

économie de marché à composante sociale», explique Hubert Eisele, du département du domaine Coopération avec l'Europe de l'Est de la DDC. «Nous soutenons trois secteurs: la gouvernance, le développement économique et social, dont la réforme du système médical et l'éducation. Le SECO investit

dans les infrastructures d'approvisionnement en eau et d'installations électriques. Notre but est

de créer des perspectives à long terme.» Bien que souvent démunis face à l'ampleur de la tâche, les jeunes désirent s'investir pour leur pays. Ils y envoient de l'argent, y amènent des vêtements, et ont des projets plein la tête: création d'orphelinats, d'EMS, de systèmes d'évacuation des déchets et de centres sociaux-culturels. Certains d'entre eux, comme Amanda, se sont remis à étudier leur langue maternelle «afin de mieux comprendre les besoins de mes compatriotes».

Les diasporas ont en effet un rôle essentiel à jouer, et l'ont bien compris. «La diaspora bosniaque en Suisse, par exemple, au travers d'associations civiles, se mobilise régulièrement pour récolter des fonds destinés à soutenir des étudiants en Bosnie ou pour y envoyer du matériel informatique», explique Taner Alicehic, sous-directeur à la BCV. «Nous développons des capacités pour faire du lobbying et sommes motivés par la volonté de faire avancer les choses dans notre pays».

Témoignages

«La diaspora est garante du développement de la Bosnie»

«Avec d'autres Bosniaques du monde de la finance, nous accompagnons activement le développement d'entreprises en Bosnie. Nous soutenons plusieurs sociétés de conseil dans le but de développer un marché transparent et réglementé. Les experts à Sarajevo font appel à nos compétences en fonctions de leurs besoins. Dernièrement, j'ai participé à l'élaboration de la stratégie de la promotion économique de la Bosnie-Herzégovine qui vient d'être acceptée par le conseil des ministres bosniaque (l'exécutif). Prochainement, je serai invité à Sarajevo pour partager mes compétences au sein d'un programme de gouvernance d'entreprises financé par la Banque Mondiale.»

Taner Alicehic, 32 ans, Bosnie. Sous-directeur à la BCV

«J'aimerais convaincre les entreprises suisses d'investir au Kosovo»

«J'aimerais faire mon projet de diplôme au Kosovo. J'ai choisi des études qui me permettront d'apporter de l'aide à mon pays. Je souhaiterais créer une plate-forme

pour encourager les entreprises suisses à investir au Kosovo. Avec des amis, nous sommes en train de monter une association à but non-lucratif dont l'objectif est de faire le lien entre notre pays d'origine et la Suisse.»

Mentor Ilazi, 27 ans, Kosovo. Haute Ecole d'ingénierie et de Gestion, Vaud

«Je voudrais leur rendre la vie meilleure»

«Je finissais le gymnase lorsque la Serbie a subi les frappes de l'OTAN. Ma ville natale a été bombardée ainsi que le village de mes grands-parents. J'ai alors compris ce que je voulais faire de ma vie: mettre en place des projets d'aide au développement en Serbie. Pas des grands projets irréalisables, il y a tant de choses simples à faire, comme goudronner les rues ou organiser un service de gestion des déchets. Je crois aussi que je me sens un peu «coupable» de vivre en Suisse, alors qu'une grande partie de ma famille vit là-bas dans la misère. Je voudrais leur rendre la vie moins pénible.»

Sara Stankovic, 25 ans, Serbie. Licenciée en sociologie, gestion de projet

MICRO

Marie, 18 ans, apprentie cuisinière, Kosovare, en Suisse depuis 8 ans

Qu'est ce qui te fait te lever le matin? Le travail. Que sont devenus tes rêves d'enfant Professionnellement tout est bien, mais pas avec ma famille. Enfant, je ne voyais mon père qu'une fois par année. Depuis 8 ans, on habite ensemble et c'est difficile. Je manque d'amour et j'ai grandi trop vite. J'ai vu trop de choses pendant la guerre. Qu'est ce qui te distingue des autres? J'ai 8 frères et soeurs, j'ai un caractère fort, mais aucun droit. Te manque-t-il quelque chose? L'affection de mon père, j'aimerais que mes parents soient plus démonstratifs. A quoi as-tu renoncé? A me marier jeune, selon la tradition de mon pays d'origine... et avec un Albanais. Que défends-tu? Je défends mes petites soeurs et les femmes battues à travers une association. Qui admires-tu? Ma maman, elle me donne des clés pour éviter les pièges, je l'admire parce qu'elle me montre le chemin. Plutôt fondue ou burek? Fondue! Mais surtout des salades et des fruits, j'aimerais devenir diététicienne. Où seras-tu dans 5 ans? Soit je finirai mes études ou je travaillerai déjà et je serai fiancée avec quelqu'un.

Par Jelena Barraud



ANDREA STAKA

«Je trouve la Suisse tendre et naïve, mais je m'y sens un peu claustrophobe»

Son premier long-métrage, «Das Fräulein», traite de l'immigration et a remporté le premier prix aux Festivals de Locarno et de Sarajevo. Belle reconnaissance pour une réalisatrice suisse aux origines ex-yougoslaves, qui défend la richesse de sa double appartenance. Propos recueillis par Sara Stankovic

Trois destins d'immigrées

«Das Fräulein» raconte l'histoire de trois femmes originaires d'ex-Yougoslavie vivant en Suisse. Ruza et Mila tout d'abord, deux femmes de la première génération d'immigrés, tellement concentrées sur leur avenir – devenir indépendante pour l'une, construire une maison au pays pour l'autre – qu'elles en ont fini par oublier de vivre leur vie. Et puis il y a Ana, une jeune femme de 22 ans qui débarque un beau matin de Bosnie. Profondément marquée par la guerre, atteinte de leucémie, Ana est bien décidée à vivre le moment présent. Au point de bouleverser la vie de ses deux aînées...



Photo: Jelena Barraud

La complexité de la vie rend parfois Andrea Staka pensive.

Le succès ferait-il tomber les frontières et les préjugés? Pourtant, tout n'a pas toujours été facile pour cette jeune réalisatrice originaire des Balkans qui a grandi à Zurich et vit désormais à New York.

Vous semblez fidèle à vos origines?

Je vis avec plusieurs cultures et n'ai jamais voulu décider si j'étais Suisse ou Yougoslave. En Suisse, j'étais une étrangère, et lorsque j'allais voir ma grand-mère en Yougoslavie, j'étais considérée comme une Suisse. J'ai fini par me demander qui j'étais. Puis la guerre est venue. Je viens d'une famille mixte, c'était trop pour moi. Sans parler des préjugés envers les Yougoslaves. Mes films m'ont aidée à trouver des réponses ou, au moins, à poser des questions sur mon identité. Ainsi, avec Hotel Belgrad, je voulais montrer qu'il y avait en ex-Yougoslavie des gens ordinaires. Je m'inspire des situations que je vois, des questions que je me pose. Mes films sont très personnels, bien qu'ils ne soient pas autobiographiques.

Ruza, l'une de vos héroïnes, s'est coupée de ses racines pour s'intégrer en Suisse?

C'est un phénomène connu: la volonté de bien faire en étant en apparence plus Suisse que les Suisses. Je me suis rendue compte qu'il y avait beaucoup de personnes dont l'intégration est fragile, car superficielle. De l'autre côté, il y a le déracinement général, lié à notre temps. Des personnes seules, comme Ruza, j'en connais beaucoup. Il est important que les immigrés puissent vivre avec leur culture, mais il est essentiel qu'ils s'intéressent aux traditions du lieu où ils vivent.

Ruza et Mila sont passées à côté de leur vie, mais Ana, la plus jeune vit pleinement. Deux générations, deux approches?

Beaucoup d'immigrés de la première génération ont vécu concentrés sur l'avenir, avec le projet de retourner dans leur pays. Avec la guerre, le temps qui passe, les choses ont changé. Comme Mila, ils réalisent un peu tard qu'ils ont construit une vie ici. A l'inverse, les jeunes qui ont vécu la guerre vivent l'instant présent. Comme la leucémie d'Ana, les conséquences du conflit leur ont été imposées. Ils portent un regard différent sur leur pays, sont actifs, ouverts au monde.

Qu'est-ce qui vous manque quand vous êtes loin de votre pays d'origine?

Ma famille, et aussi l'humour. J'ai là-bas quelques amis avec lesquels je n'arrête pas de rigoler.

Et lorsque vous n'êtes pas en Suisse?

Mes amis et ma famille. J'aime la Suisse, avec ses qualités et ses faiblesses, mais c'est un rapport un peu ambigu. Il se dégage de ce pays une sorte de tendresse et de naïveté, mais je m'y sens parfois claustrophobe.

Qu'est-ce qui vous attire à New York?

L'énergie et l'architecture, la liberté d'esprit et la tolérance. A New York, tout le monde vient d'ailleurs, c'est la ville des déracinés, ça me permet de prendre du recul.

Votre film a été primé à Locarno comme à Sarajevo. Comment vivez-vous ce succès?

Ça me fait plaisir de voir mon film salué ici comme un film suisse, et dans les Balkans comme un film balkanique. C'est un peu comme une reconnaissance de ma double identité. Et puis les prix de ces deux festivals sont de beaux symboles: un léopard pour l'énergie extérieure, un cœur pour l'énergie intérieure.

Bio

Née à Lucerne en 1973, Andrea Staka a étudié la photo à Londres, puis fait des études de Cinéma à Zurich.

1998 Hôtel Belgrade (court-métrage)

1999 Daleko (court-métrage)

2000 Yougodivas (documentaire)

2002 Expo.02/Onoma (documentaire)

2006 Das Fräulein (long-métrage)



Par Sanela Hasanovic



MICRO

Ardian, 18 ans, gymnase diplômé de commerce, Kosovar, né en suisse



Qu'est ce qui te fait te lever le matin? Mes posters, j'ai découpé dans des magazines un jet, un yacht, une rolls royce et une maison. Quand je me lève je me dis: à moi de jouer, au travail! Que sont devenus tes rêves d'enfant? J'avais tout et j'en veux plus encore. Qu'est ce qui te distingue des autres? Tout! Ma bonne humeur, je vois les choses d'une autre manière: à tout problème il y a une solution! Te manque-t-il quelque chose? Un jet, un yacht, une rolls et une maison! A quoi as-tu renoncé? A être tennisman professionnel...cela nécessite des moyens. J'ai commencé trop tard alors j'en fais pour le plaisir. Que défends-tu? La paix et mes rêves. Qui admires-tu? Les gens qui ont de l'ambition et qui se donnent les moyens de réussir, peu importe le domaine et ma maman bien sûr! Plutôt fondue ou burek? C'est comme les cinq doigts de la main, si on en coupe un cela fait mal! J'aime trop la nourriture pour choisir. Où seras-tu dans 5 ans? J'aurai fini le gymnase... Je ne serais pas encore riche mais sur le chemin!

Par Jelena Barraud



MES REVES EN IMAGES



Voici mes aspirations, mes idoles et ce que j'aimerais accomplir dans ma vie future. Alors, à quoi peut bien rêver une jeune Bosnienne de 17 ans qui a grandi en Suisse? De Marilyn Monroe, Ché Guevara, en passant par le voyage et la mode, ma vie se veut glamour et pleine de liberté.

SPECIALITES DES BALKANS**Le Tilleul**

Bar situé au centre de Prilly, à la clientèle suisse et balkanique. En cuisine, le patron, spécialiste des *cevapcici* et son adjoint, le maître du *burek*. Le tout se déguste sur fond de musique albanaise.

Rte de Cossonay 11, 1008 Prilly

Belami

Restaurant convivial situé dans les hauts de Lausanne où l'on peut déguster des spécialités suisses et balkaniques.

Chemin du Devin 74, Lausanne, tél. 021 653 11 61

Spécialités des Balkans - Dona commerce

Magasin d'alimentation, d'audio-visuel et de souvenirs, un vrai bric à brac.

Rue de Maupas 42, Lausanne.

SORTIE**Insomnia discoclub**

Discothèque albanaise située dans l'ouest lausannois, lieu privilégié des jeunes albanophones. Ambiance balkanique garantie.

www.insomniadiscoclub.ch. Route de Reculan, Ecublens

Fête bosniaque

Pour la fête nationale Bosniaque, l'association des étudiants d'origine bosniaque organise une soirée pour les membres et les amis de la Bosnie. Elle sera accompagnée d'une action humanitaire en faveur de la Fondation Hastor (www.hastor.ba) qui milite en faveur de l'éducation de jeunes en Bosnie.

25 novembre, au Musig-Bistrot à Berne. Rens. 076 516 56 26

A LIRE**Aube noire sur la pleine des merles**

Récit d'une résistance héroïque à la barbarie, celle d'un Kosovar, Selajdin Doli, qui se voit contraint d'immigrer en Suisse pour sauver sa vie et celle de son enfant.

Anne-Lise Thurler - Selajdin Doli, Editions «Clé de Sel», 2003

Le Courrier des Balkans

Publication, sur support électronique.

BALKAN NEWS



Rue du Maupas 42, à Lausanne.

que, qui présente, en langue française, les analyses de la presse démocratique des Balkans.

http://balkans.courriers.info

SwissBiH

Magazine d'information sur ce qui se passe en Suisse et qui paraît mensuellement en bosniaque.

Disponible sur Internet: www.swissbih.com

Journal Srebrenica

Journal d'information de l'association des survivants de la Drina-Srebrenica. Celle-ci soutient le travail associatif dans la région et encourage le lancement du jumelage avec la Suisse (culturel, scolaire, paysan, etc.).

15, rue des Savoises, 1205 Genève. Tél. 022 328.03.49. srebrenica@romandie.com, www.srebrenica-asds.com

A VOIR**Grbavica, Sarajevo mon amour**

de Jasmila Zbanic. Esma, mère célibataire, vit avec sa fille de douze ans, Sara, dans le Sarajevo d'après-guerre. Sara se lie d'amitié avec Samir qui, comme elle, a

perdu son père au combat. Mais lorsqu'elle aborde ce sujet, Esma reste évasive. Que lui cache-t-elle?

Sortie en salle le 8 novembre

Balkan Grill - Paroles de Yougo

Réalisé et filmé par Sonia Zoran et Thomas Wüthrich.

Ils sont sportif ou syndicaliste, banquier ou Mister Suisse 2003. Elles sont cinéaste, laborantine ou écologiste. Ils racontent des bribes de vie, en Suisse et là-bas. Portraits croisés, avec Bashkim Iseni, Taner Alicehic, Andrea Staka et d'autres.

DVD de 25 min, produit par Echo Film pour la Fédération européenne pour la culture. Pour l'obtenir: sonia.zw@bluewin.ch, tél. 079 277 59 18

A ECOUTER**Guralumi**

Fondé par Gjon Guralumi et Krenar Arifi, originaires des Balkans. Le répertoire de Guralumi est une fusion entre la musique ethno-balkanique et le Jazz (lire p. 11)

A voir le 3 nov. au Ciné Europlex Flon, Lausanne, dès 13h30 et le 4 nov., à 20h au Contexte Silo, Renens.

Couleurs et voix

Groupe multiethnique lausannois composé de musiciens de dix pays, notamment des Balkans.

A voir le 25 novembre au Casino de Montbenon, Lausanne.

DIVERS**Association française d'études sur les Balkans**

L'AFEBALK rassemble une cinquantaine de chercheurs et étudiants, afin d'encourager le développement et la promotion des études sur les Balkans.

www.afebalk.org

ASSOCIATIONS**Association des mères bosniaques seules avec enfants mineurs**

Ch. des Faverges, 1006 Lausanne, tél. 021 729 85 33

Association culturelle et artistique Ilirët

Case postale 6520, 1002 Lausanne, tél. 079 279 47 53

Association des étudiants d'origine bosniaque

Rens: Tarik Kapic, 076 516 56 26.

Association des étudiants albanais de l'UNIL.

Pour la promotion de la culture albanaise. Suisses bienvenus.

Case postale 111, 1001 Lausanne. tél. 021 791 73 09.

Association des femmes kosovares isolées

Case postale 3864, 1002 Lausanne, tél. 021 323 99 00

En quatre ans on prend racine – mouvement de refuge

Case postale 556, 1001 Lausanne, tél. 021 323 46 54

Ecole serbe en Suisse romande

Association de parents d'élèves.

Case postale 5165, 1002 Lausanne, tél. 079 312 66 12

L'amicale des femmes serbes

Case postale 5006, 1002 Lausanne, tél. 079 622 13 22

IMPRESSUM

Editeur: Direction du développement et de la coopération (DDC), Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), 3003 Berne. Tél: 031 322 31 09. Internet: www.ddc.admin.ch, E-mail: info@deza.admin.ch

Responsable de projet: Thomas Jenatsch
Conception et rédaction en chef: Corinne Bloch
Rédaction photos: Jelena Barraud
Assistante de rédaction: Sara Stankovic

Concept graphique: Jelena Barraud, Corinne Bloch
Mise en page: Patrick Morier-Genoud
Illustrations: Ludovic Barth/Clinic orgasm society, Mix & Remix
Impression: PCL, Lausanne